

De l'usage et du recyclage du joul, langue des écrivains «chiffonniers» de la Révolution tranquille

Annick Farina

(*Università di Firenze*)

Abstract

This article looks at the evolution of the commentary on the spoken French of Quebec and the dispute it has provoked, but only with regard to the involvement of the authors who first made it the subject of nationalist claims, and who were later called 'écrivains joualisants' (writers of Joul, name that was given to the French sociolect of the Québécois working class). It examines a body of critical essays, interviews, poems, novels and preliminary speeches by the writers of the Quiet Revolution (André Major, Michel Tremblay, Gaston Miron, Jacques Ferron, Gerald Godin) and the Quebec press of the same period (1960s), in which the authors speak about their use of Joul. I attempt to retrace the meaning that was given to Joul speech and its literary use during and after the Quiet Revolution, as well as its recovery by certain Quebec linguists in the public debate.

Key Words – Joul; Quiet Revolution; French of Quebec; Gaston Miron; Michel Tremblay

Cet article analyse l'évolution des commentaires sur le français parlé au Québec et du débat qu'ils ont provoqués, mais seulement du point de vue des auteurs qui en ont fait un argument pour des revendications nationalistes, et qui ont été appelés ensuite, pour cette raison, 'auteurs joualisants'. Sur la base d'un examen d'un corpus d'essais critiques, d'interviews, de poésies, de romans, de préfaces d'écrivains de la Révolution Tranquille (André Major, Michel Tremblay, Gaston Miron, Jacques Ferron, Gerald Godin) et de la presse de la même période (années 1960) dans lesquels ces auteurs parlent de leur utilisation du joul, j'ai essayé de retracer le sens donné au discours sur le joul et à son utilisation littéraire pendant et après la Révolution Tranquille, ainsi que sa récupération par certains linguistes québécois à l'intérieur du débat public.

Mots clé – joul; Révolution Tranquille; français du Québec; Gaston Miron; Michel Tremblay

1. Introduction

Voici un homme chargé de ramasser les débris d'une journée de la capitale. Tout ce que la grande cité a rejeté, tout ce qu'elle a perdu, tout ce qu'elle a dédaigné, tout ce qu'elle a brisé, il le catalogue, il collectionne. Il compulse les archives de la débauche, le capharnaüm des rebuts. Il fait un triage, un choix intelligent; il ramasse, comme un avare un trésor, ordures qui, remâchées par la divinité de l'Industrie, deviendront des objets d'utilité ou de jouissance (Baudelaire 1975 [1860]: 381).

Les écrivains réunis autour de la revue québécoise *Parti pris*, acteurs de la Révolution tranquille¹, ont utilisé dans leurs ouvrages la langue des populations urbaines ouvrières dont ils dépeignaient la condition, faisant une arme littéraire du joul, cette langue assimilée à un 'parler cheval' et décriée alors comme preuve d'une 'dégénérescence' de la culture française au Québec². Tels les chiffonniers de Baudelaire qui ramassent des «ordures» qui seront ensuite «remâchées» pour devenir des objets «d'utilité ou de jouissance», les débris de discours recueillis dans leurs textes ont connu, dans les décennies qui ont suivi la Révolution tranquille, une utilisation que l'on pourrait assimiler à une mésinterprétation ou à un anachronisme, devenant les bijoux d'une identité québécoise distincte, forts d'une intégration textuelle qui les aurait élevés au rang de langue d'une littérature nationale.

J'analyserai ici l'évolution du discours sur la langue parlée au Québec et la querelle qu'elle a suscitée, mais seulement pour ce qui concerne l'implication des auteurs qui en ont fait les premiers l'objet de revendications nationalistes, et qu'on a appelés par la suite 'écrivains joulisants'³, essayant de retracer le sens qu'ils donnaient au mot *joul* et à son utilisation littéraire pendant et après la Révolution tranquille d'une part, et, d'autre part, sa récupération par certains linguistes québécois dans le débat public.

Le corpus de discours sur la langue parlée par les Québécois⁴ auquel je me référerai est tiré d'essais critiques, d'interviews, de poésies, de romans, de discours préliminaires d'œuvres des principaux écrivains de la Révolution tranquille (André Major, Michel Tremblay, Gaston Miron, Jacques Ferron, Gérald Godin) et de la presse québécoise des années 1960, ce qui me permettra de cerner le discours sur le joul durant cette période. Il est composé aussi d'articles de linguistes québécois et de journalistes qui couvrent la période allant de 1970 à aujourd'hui sur ces auteurs, se référant en particulier à leur utilisation du joul.

2. Le cancer du bilinguisme: le joul, arme de dénonciation

Le "joul" est une sous-langue: il est, par nature, confusion, appauvrissement, privation, désagrégation. Le "joul", c'est le français parlé par un groupe linguistique dont la langue maternelle est gravement ébranlée par la proximité et la pression d'une langue étrangère, l'anglais. (...) le

¹ On se réfère généralement à la période allant de 1960 à 1964/1966 au Québec comme période de la Révolution Tranquille même si ces dates ne tiennent compte que de la période la plus intense de cette 'Révolution'. L'élection de Jean Lesage comme premier ministre du Québec avec le slogan «Maîtres chez nous» en 1960 est en effet le premier pas d'une réorganisation de l' 'État Québécois' et de conquêtes du Québec sur le plan économique, social et culturel et marque la naissance de revendications nationalistes québécoises dont les porte-paroles seront les intellectuels québécois, et en particulier les écrivains dont il sera question ici.

² La polémique démarre avec la publication des *Insolences du Frère Untel* de Desbiens qui aura l'effet d'une bombe à sa publication en 1960 (en particulier sur le système d'enseignement de l'époque), et peut être considéré comme un best-seller québécois, vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires dès sa publication.

³ Pour une description plus complète des polémiques sur la langue et en particulier de l'évolution des dictionnaires québécois et de leur réception tout au moins jusqu'à la fin du XX^e siècle, nous renvoyons à Farina 2001.

⁴ Le terme Québécois apparaît justement pendant la Révolution Tranquille, remplaçant l'appellation de 'Canadien français' qui désignait jusqu'alors les francophones du Canada.

“joual”, c’est le français ébranlé non seulement dans son articulation et son vocabulaire mais aussi, mais surtout dans sa syntaxe (Chamberland, *Les Lettres nouvelles*, 1967, cité par Hollier 1967: 183)

Dénoncer la situation linguistique du Canadien français, symptôme d’une colonisation anglaise qui souhaitait museler un peuple entier, telle était la volonté des écrivains francophones de la Révolution tranquille: l’utilisation du joual dans la littérature était alors une utilisation critique d’une langue ‘insuffisante’ et non une volonté de la légitimer par son inscription dans la Littérature.

*Il est ti flush lui... c’est un blood man... watch out à mon seat cover... c’est un testament de bon deal...
Voici me voici l’unilingue sous-bilingue voilà comment tout commence à se mêler à s’embrouiller
c’est l’écheveau inextricable.*

*Je m’en vas à la grocerie... pitche-moi la balle... toé scram d’icitte... i t’en runne un coup...
voici me voici l’homme du langage pavlovien les réflexes conditionnés bien huilés et voici les
affiches qui me bombardent voici les phrases mixtes qui me sillonnent le cerveau verdoyant voici
le garage les banques l’impôt le restaurant les employeurs avec leurs hordes et leurs pullulements
de nécessités bilingues qui s’incrustent dans la moelle épinière de l’espace mental du langage et
te voici dans l’engrenage et tu attrapes l’aliénation et tu n’en sortiras qu’à coup de tortures des
méninges voilà comment on se réveille un bon jour vers sa vingtième année infesté cancéreux qui
s’ignore et ça continue (Miron 1993 [1970]: 117).*

Ce qu’illustre Gaston Miron dans cet extrait de *L’homme rapaillé*, c’est que, contraint de vivre dans une société où l’anglais est la langue du pouvoir et des institutions, le ‘Canadien français’ peut parler sa langue maternelle seulement dans un contexte privé, et cette langue, dont l’usage est confiné à l’enceinte familiale, devient insuffisante pour exprimer une pensée complexe. C’est là le dilemme du joual. Langue secondaire, minorisée par l’envahisseur anglo-saxon, la langue française est non seulement fragilisée, mais elle subit aussi l’invasion anglaise «de l’intérieur», une «contamination» qui s’insinue jusqu’à ses racines, symbole d’une identité en voie d’extinction.

Les intellectuels québécois des années 1960 partent de cette constatation pour dénoncer la situation du français de leurs compatriotes dans une nation ‘bilingue’⁵. Et c’est cette invasion de l’anglais dans le français que Gaston Miron décrit comme un cancer. Le moment du réveil, quand l’homme réalise finalement qu’il est malade, peut être considéré métaphoriquement comme le premier pas vers une guérison, objectif du mouvement ouvert par la Révolution tranquille.

L’analyse faite par les intellectuels des années 1960 correspond ainsi à une dénonciation, non seulement de l’impossibilité pour les Québécois d’utiliser leur langue maternelle hors de la sphère privée, mais aussi de l’incapacité du français dont ils disposent à exprimer autre chose que leur situation d’opprimés et par là même leur incapacité à penser autrement que comme des opprimés, et à sortir, donc de cette oppression. La seule issue pour eux, pour accéder à l’éducation, pour monter dans l’échelle sociale, avec une langue complète, abondante et reconnue, était d’abandonner le français pour l’anglais, surtout dans les provinces du Canada où les francophones étaient en minorité, mais aussi dans une grande métropole comme Montréal. Cet abandon était cependant aussi celui de leurs racines, de leur culture, de leur identité primordiale, il était le symbole de leur ‘assimilation’.

Pour cette raison, les écrivains de la Révolution tranquille sont critiques devant le bilinguisme, d’autant plus que ce bilinguisme déclaré n’est pas réellement appliqué. Aussi voudront-ils renverser la situation de fait d’unilinguisme anglais pour un autre unilinguisme, français cette fois. Dans cette volonté se trouve en partie justifiée l’appellation de Révolution, pour ce qui concerne tout au moins

⁵ En 1963, une Commission royale d’enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, est créée, présidée par André Laurendeau et Davidson Dunton. S’inspirant des conclusions de l’enquête, en 1969, la *Loi sur les langues officielles* est adoptée par le Parlement du Canada qui proclame l’anglais et le français comme langues officielles de l’État fédéral canadien et encourage le bilinguisme au niveau des institutions de l’État en premier lieu (chez les fonctionnaires mais aussi au niveau de l’enseignement).

la part linguistique de cette Révolution tranquille. Ils proposeront l'abandon de l'anglais sur le territoire du Québec, où d'ailleurs les francophones représentaient une large majorité même si le pouvoir politique et économique était entre les mains des anglophones. Gérard Godin, en 1965, illustre ainsi, dans les pages du *Devoir*, ce projet des écrivains québécois d'alors :

Il y a le joul, constitué depuis 1760 par l'envahissement culturel du français par l'anglais. Il y a quelques millions de personnes qui le parlent, vivants décalqués de cet envahissement ou colonisation ou conquête, comme vous voudrez. Il y a quelques écrivains qui, [...] écrivent en joul pour ne pas feindre, ne pas maquiller la réalité linguistique qui est la nôtre. Donc, la situation existe. Donc il faut y mettre fin. Comment? [...] Pour nous, écrivains, c'est l'unilinguisme, le même unilinguisme que, par exemple, en Ontario ou au Nouveau-Brunswick.

Pour nettoyer la langue, nettoyons les paysages, nettoyons les relations anglophones entre patrons anglais et ouvriers québécois, nettoyons l'anglicisme de nos textes de loi: restaurons le français dans sa grandeur et dans sa gloire. Il n'y a pas d'autre solution que politique à ce problème. Nouée par une conquête militaire en 1760, la crise du français au Québec ne peut être dénouée que par son homologue en 1965: une victoire politique qui ne sera après tout que la victoire d'une majorité bafouée sur une minorité bafouante (Godin 1965: 11).

3. Contre la langue folklorique du terroir, le joul citadin: une universalité à recouvrer

Dès le début du XX^e siècle, autour de la Société du Parler français au Canada, la langue 'populaire' des Canadiens français avait déjà été décrite par les érudits francophones, une grande enquête principalement dans les campagnes québécoises permet de recueillir de nombreux mots typiques des Canadiens français dans le *Glossaire du parler français au Canada*⁶ et les personnages de la littérature 'nationale' parlaient un patois typique des Canadiens. Mais il s'agissait d'une littérature du 'terroir', qui ignorait la réalité citadine où le Canadien-français n'était plus l'héritier magnifié des glorieux ancêtres français arrivés en terre canadienne et qui avait conservé pendant des siècles les traditions et la religion des premiers catholiques arrivés sur le sol nord-américain.

Ce que dépeint la littérature québécoise des années 1960 et qu'elle critique, c'est un Canada où le fait français n'est plus qu'un souvenir d'autres temps, en voie de disparition.

En cela, les acteurs de la Révolution tranquille font montre d'une volonté de rupture avec les idées de leurs prédécesseurs, rupture sur la conservation d'une culture et d'une langue liées à la conservation de la religion catholique sur le territoire nord-américain⁷. Ils s'opposent aussi aux idées de leurs compatriotes anglophones et à la politique appliquée, pour ce qui concerne la langue mais pas seulement, envers la communauté francophone, minoritaire sur le territoire canadien, mais majoritaire au Québec, appliquée tant par le gouvernement Canadien que par le gouvernement québécois (et en particulier par Duplessis, premier ministre du Québec jusqu'à l'élection en 1960 du Parti libéral représenté par Jean Lesage). Mais ils voient aussi le maintien de l'échange avec la mère patrie comme une condition pour le salut de leur nationalité. Ils font ainsi écho aux revendications de leurs contemporains hexagonaux, en particulier à leurs réflexions sur la décolonisation⁸. Et cet échange passe aussi par le fait de partager

⁶ Société du Parler français au Canada 1930.

⁷ Entre la période 'du terroir' et les auteurs de Parti pris et de la Révolution tranquille, il y a une période intermédiaire qui explique l'émergence de revendications indépendantistes et la naissance d'une réflexion sur l'unilinguisme. Pour plus de détail sur cette période et en particulier sur le néonationalisme qui se développe dès les années 50 et la question linguistique, je renvoie à Larose (2004: 35-125).

⁸ La relation avec la France ne va pas en sens unique. On peut considérer qu'il existait une sorte de réseau entre les mouvements des intellectuels français et québécois des années 60 dont témoigne la relation entre la revue *Parti pris* et la revue *Change* par exemple. Notons par exemple que c'est cette dernière revue qui a publié alors les différents manifestes des groupes divisionnistes québécois comme celui cité ci-dessous.

avec eux une même culture et une langue française forte de son universalité. Ils s'opposent en cela aux revendications surannées des écrivains du terroir qui les ont précédés, qui allaient dans le sens de la protection d'une nationalité québécoise folklorique comme nous le verrons plus loin.

Le travailleur québécois est divisé, *déchiré entre deux langues* et deux cultures, il y a des vastes domaines de la réalité qu'il ne peut plus nommer dans sa langue maternelle (entre autres la technique, par le fait même qu'elle est technique de l'autre); aussi sa langue s'atrophie, ses possibilités d'expression se réduisant, il en arrive au "joual" langue en décomposition. À force de vivre dans un monde qui ne lui appartient pas, il en vient à ne même plus pouvoir nommer ce monde. Cela entraîne un sentiment d'humiliation, d'infériorité, qui est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister. Le colonialisme, nous l'avons souvent expliqué, amène la désintégration de la personnalité du colonisé. Cela se manifeste entre autres par une stagnation de la culture nationale, une régression vers des valeurs-refuges: traditionalisme, ritualisme, etc., un pouvoir très grand d'un clergé réactionnaire, dont nous commençons à peine à nous libérer aujourd'hui (*Manifeste de Parti pris* [1965-1966] – mouvement de libération populaire 1977).

Pourquoi utiliser alors non pas une langue française 'universelle' qui puisse leur permettre de sortir du «ghetto» dans lequel la colonisation anglaise les avait confinés pour s'ouvrir au «monde», en particulier en étant lus, et compris par un public francophone plus large?

Il peut paraître contradictoire que des auteurs québécois aient fait amplement usage dans leurs textes d'une langue incompréhensible pour les non-Québécois, et en particulier pour les Français de l'Hexagone, au moment où ils cherchaient une ouverture vers l'extérieur et dénonçaient cette langue comme humiliante et inutilisable pour décrire le monde et le penser.

La langue que l'on pouvait lire dans le texte de Miron cité plus haut («Je m'en vas à la grocerie... pitche-moi la balle...toé scram d'icitte... i t'en runne un coup...»), qui est aussi celle des quinze femmes qui dialoguent dans les *Belles-Sœurs* de Tremblay, les écrivains l'intègrent dans leurs livres, donnant ainsi voix d'une manière réaliste aux personnages de leurs romans qui expriment la crise vécue par leur société, et en particulier par les francophones d'alors.

En vérité, je dénonce le "joual" qui non seulement est une langue pauvre [...] mais aussi l'indice d'une paresse d'esprit et d'une carence dans le sang. Le théâtre que j'écris présentement en est un de "claque sur la gueule" qui vise à provoquer une prise de conscience chez le spectateur (Tremblay 1968: 60).

Michel Tremblay confirme ici le fait qu'il a utilisé le joual comme les autres écrivains de la Révolution tranquille dans le but de dénoncer ce qu'il considérait comme une maladie dont souffraient ses contemporains francophones: l'invasion de l'anglais dans la langue qu'ils utilisaient, et la pauvreté dans laquelle ils vivaient reflétée par cette langue. Il ajoute un élément qui explique en partie le peu d'intérêt qu'avait pour lui le fait d'être lu hors du Québec: il utilise son théâtre, momentanément, d'une manière en quelque sorte terroriste: «comme une claque sur la gueule» aux Québécois auxquels il s'adresse avant tout. C'est sûrement aussi la raison pour laquelle Tremblay a longtemps refusé de modifier son texte des *Belles-Sœurs* pour sa représentation en France, mais cela explique aussi pourquoi il renoncera à l'usage du joual dans ses textes quand la Révolution sera passée, et gagnée⁹. Il rejoint dans ce sens Jacques Ferron (1965 : 17) qui voit dans le joual non pas une langue d'écriture pour la littérature mais un outil qui peut «servir de jargon à une conspiration».

⁹ Cf. Davaille (2008: 404): «[...] la pièce des *Belles-Sœurs* pose le problème de sa lisibilité ailleurs qu'au Québec. Tremblay refusera longtemps de changer le texte pour qu'il soit joué à Paris. La pièce n'est alors pas du tout donnée en France. L'auteur acceptera ensuite, et la pièce est représentée à Paris dans un texte adapté. Pour faire entendre cette langue spécifiquement québécoise, tout en restant compréhensible du lectorat francophone, une stratégie d'atténuation est progressivement adoptée dans l'œuvre: *Albertine en cinq temps* est moins joulisante que les textes écrits dans les années 1960-1970. Les particularités syntaxiques y sont limitées. La langue est spécifique surtout dans son lexique».

4. *Les Belles-Sœurs*, «degré sous zéro de l'expression», chef-d'œuvre du joul: le début d'une polémique, et des malentendus

Le chef-d'œuvre de l'époque, texte clé pour la littérature de la Révolution tranquille justement parce qu'entièrement écrit en joul, est la pièce de théâtre de Michel Tremblay *Les Belles-Sœurs*, resté un classique de la littérature québécoise, un des seuls qui ait été traduit et joué dans le monde entier.

On a beaucoup parlé et écrit à propos de ce texte, et ce discours constant depuis sa sortie est particulièrement intéressant dans l'optique de cette étude. Il l'est pour les développements de la polémique qu'il a ouverte, et aussi pour l'évolution de la manière dont son auteur même a justifié l'utilisation du joul comme d'une langue pour la littérature qui s'est quelque peu modifiée au cours des années qui ont suivi sa rédaction.

Jean Marcel parle en effet dans les années 1970 de cette modification du discours sur le joul, nous permettant d'entrer dans la perspective du devenir discursif des écrits 'joualisants' qui relie ces discours à d'autres discours postérieurs des mêmes auteurs ou de leurs successeurs dans les années 1970 et les décennies suivantes:

Dans le joul, ce n'est pas tant le système qui est atteint [...], mais la source même de l'expression verbale. Le monde s'arrête là où s'arrête la langue que l'on parle: elle devient la limite de l'aliénation. Et si d'aventure des écrivains s'en emparent comme d'un modèle ce ne peut être que comme métalangage de l'aliénation. Un critique français peut toujours, après avoir vu *les Belles-sœurs* de Michel Tremblay, déclarer qu'il va désormais écrire son propre théâtre en joul, par définition indéfinissable, degré sous zéro de l'expression. Et puis, *les Belles-sœurs* ne parlent pas joul pour l'excellente raison que, derrière leurs discours fermés sur le monde de l'aliénation, il y a l'implicite critique de Michel Tremblay.

Or, le joul est fondamentalement un langage a-critique, atrophié, blessé par deux siècles d'isolement. S'il sert à la production littéraire, ce ne peut être que comme produit d'exportation exotique (même de l'intérieur, exotisme d'une classe par rapport à une autre).

La méprise vient de là: dans des œuvres littéraires, une langue qui se présente comme style a été considérée comme une proposition de langue collective, sinon nationale. [...] En fait, on ne crée rien, on glorifie plutôt son propre asservissement, ce qui est encore le comble de l'aliénation. Le joul réel du monde réel a pour seul référent non pas l'univers, mais la langue de «l'autre», celle de l'occupant; son atrophie est de nature politique. Et c'est faute d'y voir ces implications profondes que certains se chargent d'en faire un drapeau apologétique qui occulte la situation de base (Marcel 1982 [1973]: 294-295).

La «méprise» – une erreur d'interprétation – dont parle Jean Marcel en relation avec l'utilisation du joul dans des œuvres comme *Les Belles-Sœurs*, utilisation critique de la langue malade dont nous avons déjà parlé, consiste dans le fait de la considérer comme une proposition de langue littéraire qui pourrait servir de modèle pour la constitution d'une langue nationale de la nouvelle nation québécoise.

Interprétation erronée ou changement de nécessité dans un pays qui reconstruisait une identité perdue, dans un moment où les Québécois prenaient enfin possession d'une nouvelle force reconnue par les lois¹⁰? La lecture proposée a posteriori de ces textes – qui décrivaient une réalité dans le but de la changer – doit peut-être être considérée non d'un point de vue historique comme une infidélité au contexte où ils ont été effectivement écrits, mais comme une lecture en évolution de textes qui, même s'ils représentent une époque révolue, peuvent être actualisés par une nouvelle lecture, comme un patrimoine en devenir.

¹⁰ En particulier par la loi 101 ou Charte de la langue française, adoptée à l'Assemblée nationale du Québec en 1977 et qui définit les droits linguistiques des citoyens québécois en déclarant le français langue officielle de la législation, de la justice, de l'administration, des organismes parapublics, du travail du commerce et des affaires et enfin de l'enseignement au Québec.

5. La querelle linguistique: quelle norme pour un Québec rénové?

L'idée de proposer une «norme nationale» de français au Québec s'affirme dès les années 70, sous l'impulsion, en particulier, de l'Association des professeurs de français qui préconise lors de son X^e congrès annuel: «Que la norme du français dans les écoles du Québec soit le français standard d'ici. Le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée que la majorité des Québécois francophones tendent à utiliser dans les situations de communication formelle» (1977: 11).

Commence alors une bataille aujourd'hui décrite comme opposant les 'endogénistes' ou 'aménagistes'¹¹ aux 'exogénistes' ou 'puristes', qui se livre généralement dans la presse québécoise et par la publication d'essais sur le français, mais aussi dans la rédaction de dictionnaires, dans la définition des mots à intégrer dans ceux-ci, dans les citations qui les illustrent et les étiquettes lexicographiques pour distinguer leur origine¹².

Pour la soigner [l'identité nationale], il suffirait de convaincre les Québécois qu'ils parlent 'bien assez bien' comme ça – dire au monde qu'i sont beaux –, et dans ce but, leur faire offrir, par les aménagistes d'État, le dictionnaire déculpabilisant qui reproduira exactement leur langue. Et si ce n'est plus du français, tant mieux, ce sera enfin le québécois (Larose 1998: 8-9).

Quoi de mieux qu'un dictionnaire pour conserver et promouvoir une langue? Le Québec du XX^e et du début du XXI^e siècle en a connu des dizaines, chacun proposant sa définition de ce patrimoine, invitant son lecteur à suivre le *modèle de langue* qu'il souhaitait promouvoir comme langue nationale. Aux dictionnaires de langue française 'adaptés' pour le public québécois, qui portaient de nomenclatures de dictionnaires français auxquelles étaient ajoutés des mots exclusivement utilisés par les Québécois¹³, a suivi le projet Franqus (*le français vu du Québec*) devenu dictionnaire Usito¹⁴ qui ne se donne plus comme une adaptation, mais comme une description totalement 'endogène' de la langue française telle qu'elle est parlée et écrite aujourd'hui au Québec. Ces textes sont particulièrement révélateurs d'une intention de décrire un code linguistique particulier aux Québécois et non une langue française partagée et de l'institutionnaliser par son insertion dans un ouvrage de référence. La publication de tout nouveau dictionnaire relance cependant le débat, dans lequel le jocal et les écrivains qui l'ont utilisé sont remis sur le tapis.

La polémique qui a suivi la sortie du *Dictionnaire Québécois d'Aujourd'hui* (Boulanger et Rey 1992), illustre particulièrement bien la difficulté d'interprétation des revendications linguistiques des intellectuels révolutionnaires québécois des années 1960 et leur utilisation par ceux qui se sont définis comme leurs successeurs dans la lutte pour le français au Québec.

André Major, écrivain engagé de la Révolution tranquille, critique en 1992 dans un article publié dans le quotidien *Le Devoir* le contenu de ce nouveau dictionnaire, qui venait d'être publié par la maison Le Robert. Il manifeste son inquiétude devant un ouvrage de référence qui légitime selon lui

¹¹ Le mot 'aménagiste' est un néologisme utilisé d'une manière péjorative dans les débats sur la langue qui se réfère au départ aux linguistes impliqués dans l'«aménagement linguistique», relié surtout à l'Office québécois de la langue française. Il se réfère plus généralement aujourd'hui à ceux qui prônent une norme 'endogène' (québécoise) de français, d'où leur autre appellation d'«endogénistes». Les 'exogénistes' sont pour leur part tournés vers «le français standard» et vers une norme commune pour tous les pays francophones.

¹² Pour un historique complet de la 'guerre' entre ces deux clans, nous renvoyons à Pöll (2008; 2009), pour la 'bataille' à coup de dictionnaires à Farina (1999; 2001), pour le marquage des mots (en particulier, l'utilisation d'étiquettes sur les registres de langue, mais aussi de marques topocentrales) à Poirier (1995) et Farina (2010).

¹³ Les principaux sont les dictionnaires de Louis Alexandre Béliste tirés du Littré (1957; 1969; 1971; 1979), *Le Dictionnaire du français Plus à l'usage des francophones d'Amérique* tiré du dictionnaire Hachette de langue française (1988) et le *Dictionnaire du Québécois d'Aujourd'hui* fait à partir des dictionnaires Le Robert (1992; 1993).

¹⁴ Ce dictionnaire est disponible exclusivement dans sa version électronique sur abonnement à l'URL <<https://www.usito.com>> depuis 2009.

le parler québécois comme langue nationale, action qu'il considère comme «infantile» (Major 1992: B10) pour un peuple qui aurait d'autres moyens d'affirmer son identité et sa culture¹⁵.

Jean-Marcel Léard, linguiste, répond quelques jours plus tard à André Major dans le même quotidien, lui reprochant ce qu'il considère comme une preuve d'inconstance de la part d'un ex 'joualissant' qui se serait fait passer pour l'interprète de son peuple et serait devenu désormais traître à ce même peuple et à la confiance qui lui avait été donnée pour son engagement dans la cause nationale, confiance ratifiée par le prix du Québec en littérature:

Je comprends que les littéraires aient un rapport irraisonné avec la langue, mais j'ignore ce qui donne le droit à André Major de mépriser tout un peuple en écrivant que ce dictionnaire [*Le Dictionnaire Québécois d'Aujourd'hui*], c'est 'la crise d'un peuple victime d'une sorte d'anémie culturelle et qui, faute de pouvoir affirmer autrement sa différence, se replie sur l'infantile "dis-le dans tes mots, moman va comprendre"'. Après tout, ce peuple l'a consacré comme écrivain (autrefois joualissant) et vient aussi de lui attribuer le prix du Québec en littérature. Signifie-t-il du coup que ce prix est insignifiant ou se met-il à l'écart avec un 'happy few' qui décide et trône, à l'abri du mal collectif? (Léard 1992: 13)

Jean-Marcel Léard suggère ainsi que l'engagement de l'écrivain André Major dans la Révolution tranquille et son utilisation du joual sont contradictoires avec sa position trois décennies plus tard et le place parmi un «happy few» d'intellectuels québécois réactionnaires.

Si je ne souhaite ici en aucun cas participer à la polémique, illustrée par cette altercation entre A. Major et J. M. Léard, et qui n'est pas éteinte aujourd'hui, ni évaluer quelle langue devrait décrire un dictionnaire qui s'adresse au public québécois, il me paraît intéressant de montrer que la position d'André Major en 1992 n'est pas en contradiction avec son engagement passé comme acteur de la Révolution tranquille. La réaction de J. M. Léard peut être considérée par contre comme une déformation, commune dans le discours des linguistes québécois depuis les années 1970, des intentions des écrivains qui ont utilisé le joual dans leurs œuvres, mais aussi comme un détournement des œuvres de ces écrivains, mises en valeur hors contexte, dans des citations – notamment dans les dictionnaires¹⁶ – pour défendre une cause linguistique à laquelle ils n'ont jamais adhéré.

6. Une langue enfin libérée

Dans une interview sur France Culture, Michel Tremblay (2012) raconte comment il a eu l'idée d'intégrer le joual dans sa pièce et comment cette même idée est venue à d'autres artistes québécois au même moment:

Juste avant votre mai 68 il y a Robert Charlebois qui a fait son premier spectacle et à l'été il y a 2 pièces de Réjean Ducharme qui ont été jouées. Il y a là toute une génération d'artistes qui ne se connaissaient pas, il y a trois groupes à l'intérieur de 6 mois, dans un tout petit pays, d'artistes qui

¹⁵ «L'acte culturel le plus révolutionnaire, dans le Québec actuel, c'est d'oser parler, c'est d'oser écrire un français correct, exempt de toute concession au nationalisme culturel et à la mode indigéniste qui tendent à nous faire croire qu'existe une langue québécoise. Si tel était le cas, nous cesserions d'être des francophones pour devenir des québécois, espèce apparentée aux Louisianais d'origine française. Une langue ne se réduit pas à un lexique, fût-il la géniale invention d'un peuple tout aussi génial; c'est un ensemble de règles, une grammaire et une syntaxe. On rougit d'avoir à rappeler une telle lapalissade, mais quand les mots perdent leur sens, quand le délire populiste tient lieu de raisonnement intellectuel, il n'est pas superflu de rappeler certaines évidences, quitte à passer pour ce que M. Alain Rey appelle un puriste exalté» (Major 1992: B10).

¹⁶ André Clas et Émile Seutin ont par exemple publié, en 1976, le résultat de leurs recherches en lexicologie effectuées à l'Université de Montréal: un dictionnaire de mots québécois, illustrant ces mots à l'aide de citations littéraires, principalement d'auteurs de la Révolution tranquille (*Néologismes-canadianismes: matériaux pour l'étude du français au Canada*, t. 1, Montréal, Université de Montréal, département de linguistique et philologie qui sera suivi de *Richesses et particularités de la langue écrite au Québec*, 8 vol., Montréal, Université de Montréal, 1979-1982). Cfr. Farina (1999: 41-42).

ont eu envie de dire les mêmes choses en même temps et presque sur le même ton, en utilisant en fait la même langue, en relation à l'espèce de québécois aseptisé dans lequel on jouait à la télé ou dans les théâtres.

Le joual est avant tout l'expression d'une liberté exprimée dans une langue littéraire qui s'affirme comme création et jubilation, sans complexe, et qui n'a pas besoin de justifier sa 'québécity' ni d'en devenir le drapeau, c'est tout au moins la conclusion à laquelle nous arrivons avec Jacques Godbout:

Qu'est-ce que le joual? Peu importe qui baptisa ainsi le français de Montréal, avant André Laurendeau, avant le Frère Untel ou leur mère l'Université Laval, il reste qu'aujourd'hui ce mot décrit, dans la pensée populaire, le langage populaire. Le joual ce n'est plus le nom commun qui dit la dislocation du français des champs au contact de l'anglais des villes. Le joual est devenu une appellation contrôlée de l'un des niveaux de langage, à la disposition de l'écrivain québécois comme tous les autres niveaux langagiers.

Il faut être aussi arriviste que le jeune romancier Victor-Levy Beaulieu pour faire du joual une affaire, et ouvrir un magasin joual en affirmant que les articles vendus dans les autres boutiques ne sont pas québécois. Quand on ne peut faire la différence entre le joual écrit et l'idéologie jouale, comme le dit P. Vadeboncoeur, on est un sot.

Et l'évolution du langage littéraire ne passe pas tant par des querelles stériles où l'on s'affirme pour ou contre le joual que par l'invention patiente d'une écriture, ce qui se fait autant au niveau de la pensée qu'à celui des recherches lexicales (Godbout 1974: 27-28).

Le joual, déjà en 1974, et encore aujourd'hui n'est plus une 'affaire': tant son usage affiché comme tel dans la littérature que la poursuite d'une querelle autour de son existence entrent désormais dans ce que l'on peut considérer comme 'l'idéologie jouale'. Patrimoine d'une époque révolue d'une 'dislocation' entre français rural et anglais citadin, il n'a plus lieu d'être une arme de la littérature et peut redevenir ressource.

7. Conclusion

Le joual n'est pas une réalité univoque pour *Parti pris*: il est dialectique. Il est aussi le signe évident d'une québécity: il est notre peau noire: au départ, malédiction, il peut aussi, par contre, être la langue d'une profonde vérité, atteindre des accents inoubliables, signaler le départ d'une reconquête de l'homme québécois et être l'indice ambigu d'une présence québécoise en littérature. Toute parole est libération, même si elle est cahotante et rauque (Major 1979: 282).

Le fait que certains auteurs joualisants aient eux-mêmes changé de discours à propos de la langue parlée au Québec et qu'ils aient modifié leur manière d'introduire des mots québécois dans leurs ouvrages postérieurs à la Révolution tranquille démontre peut-être que dans une société où le français était enfin reconnu et avait la possibilité de se développer, la nécessité de dénoncer leur parler insuffisant n'existait plus.

Tandis que ces livres qui utilisaient le joual sont devenus à leur insu témoins de revendications surannées, leur témoignage linguistique pouvait être source d'un but plus actuel: peut-être la reconnaissance d'une identité francophone distincte, s'exprimant d'une manière différente de celle de la France, avec une langue dont l'insuffisance était enfin dépassée. La diversité de cette langue pouvait alors être enfin découverte non plus dans ses défauts, mais dans sa richesse 'en devenir'.

Références bibliographiques

Association québécoise des professeurs de français (1977), 'Le congrès du dixième anniversaire. Les résolutions de l'Assemblée générale', *Québec français* 28, 10-12.

- Baudelaire, Charles (1975) [1860], *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard.
- Boulanger, Jean-Claude; Rey, Alain (1992), *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui: langue française, histoire, géographie, culture générale*, Montréal, Dicorobert.
- Davaille, Florence (2008), 'Quand une langue dominée tente de devenir dominante: l'affaire du joul dans les années 1960-70 au Québec', in Vilard, Laurence (éd.), *Langues dominantes / Langues dominées*, Rouen, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 398-409.
- Desbiens, Jean-Paul (1960), *Les Insolences du Frère Untel*, Montréal, Les Éditions de l'Homme ltée.
- Farina, Annick (1999), 'Lexicographies et littératures: de la construction d'un «iroquois»', *Littérature* 113, 36-44.
- Farina, Annick (2001), *Dictionnaires de langue française au Canada*, Paris, Honoré Champion.
- Farina, Annick (2010), 'L'utilisation des marques lexicographiques au Québec: un choix politique', in Cappello, Sergio; Conenna, Mirella (éds.), *Dizionari – Dictionnaires – Dictionaries*, Udine, Forum editrice Universitaria Udinese, 75-96.
- Ferron, Jacques (1965), 'Le langage présomptueux', *Le Devoir*, 30 octobre 1965, 17.
- Godbout, Jacques (1974), 'Entre l'Académie et l'écurie', *Liberté* 16 (3), 17-33.
- Godin, Gérald (1965), 'Le joul, maladie infantile de la colonie québécoise', *Le Devoir*, 6 novembre 1965, 11.
- Hollier, Robert (1967), *Canada*, Paris, Seuil.
- Larose, Karim (2004), *La langue de papier, Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal.
- Larose, Jean (1998) 'Préface', in Lamonde, Diane, *Le maquignon et son joul*, Montréal, Liber, 7-13.
- Léard, Jean-Marcel (1992), 'Le québécois entre linguistes et idéologues', *Le Devoir*, 29 décembre 1992, 13.
- Major, André (1992), 'Dis-le dans tes mots, Moman va comprendre', *Le Devoir*, 12 décembre 1992, B10.
- Major, Robert (1979), *Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Marcel, Jean (1982) [1973], *Le joul de Troie*, Verdun, E.I.P.
- 'Manifeste de Parti pris' (1977), *Change Souverain Québec*, numéro spécial des cahiers trimestriels du Collectif Change, Paris, Seghers et Laffont, mars 1977.
- Miron, Gaston (1993) [1970], *L'homme rapaillé*, Montréal, Éditions Typo.
- Poirier, Claude (1995), 'Les variantes topolectales du lexique français: propositions de classement à partir d'exemples québécois', in Francard, Michel; Latin, Danièle, *Le régionalisme lexical*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 13-56.
- Pöll, Bernhard (2009), '«Internationalisants» contre «aménagistes»: petit essai d'analyse d'une guerre d'idéologies linguistique', in Bagola, Beatrice (éd.), *Français du Canada-Français de France VIII*, Tübingen, Max Niemeyer, 71-80.
- Pöll, Bernhard (2008), 'La querelle autour de la norme du français québécois: quelques réflexions sur un débat de sourds' in Erfurt, Jürgen; Budach, Gabriele (éds.), *Standarización et desestandarización: el francés y el español en el siglo XX*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 99-112.
- Société du Parler français au Canada (1930), *Glossaire du parler français au Canada, Québec*, Action sociale.
- Tremblay, Michel (1968), 'Michel Tremblay, le gars à la barbe sympathique', entrevue avec Fernand Doré, *Maclean*, vol. 9, n. 6, 60.
- Tremblay, Michel (1993) [1968], *Les Belles-Sœurs*, Montréal, Lémec.
- Tremblay, Michel (2012), 'L'auteur qui joua avec le joul', émission radiophonique *Tire ta langue* d'Antoine Perraud, France Culture, 25 mars 2012.

Annick Farina
 Università di Firenze (Italy)
annick.farina@unifi.it